Deux Anglais en Suisse en 1787

Autor(en): **Giddey, Ernest**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **57 (1949)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-44404

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Deux Anglais en Suisse en 1787

Au cours des années qui précèdent la Révolution française, de nombreux voyageurs anglais parcourent les routes d'Europe : Paris, Venise, Florence et Rome constituent les étapes principales de leurs pérégrinations. A ces centres séculaires d'attraction, joignons-en un autre de nature bien différente et d'origine moins ancienne : la Suisse et ses montagnes.

Certes de tout temps les bourgeois de nos villes et les paysans de nos vallées ont vu des voyageurs anglais s'arrêter dans leurs auberges et emprunter leurs chemins et leurs sentiers : Moryson, à la fin du XVI[e] siècle, Coryat, quelques années plus tard, Gilbert Burnet et d'autres encore. Mais le pays suisse n'est guère en lui-même un but de voyage intéressant ; il n'est qu'une étape sur la route d'Italie, l'étape la moins agréable peut-être. Car la montagne n'exerce pas encore son attrait et le voyageur ne côtoie qu'en frissonnant les précipices qui bordent son chemin.

Le XVIII[e] découvre les Alpes et leurs beautés. Les vestiges du monde antique et le patrimoine artistique légué par la Renaissance ne rallient plus l'unanimité des suffrages. Les glaciers et, de façon générale, les spectacles grandioses de la nature provoquent des commentaires enthousiastes. Déjà l'on s'est avisé de l'existence de la chute du Rhin à Schaffhouse [1].

D'ailleurs notre pays présente aux yeux de l'étranger un autre attrait. A la veille de la Révolution, la Suisse, en dépit de ses gouvernements oligarchiques et de ses pays sujets, apparaît comme une terre de liberté, où fleurissent la vertu et la simplicité républicaines : « Là habite, écrit un contemporain, un Peuple simple, bienfaisant, brave, ennemi du faste, ami du travail, ne cherchant point d'esclaves, et ne voulant point de maitres. » [2]

---

[1] Cf. P. GRELLET, *Grandeur et Décadence d'une Cataracte*, « Gazette de Lausanne », 22 février 1947.

[2] G.-A. DE MÉHÉGAN, *Tableau de l'Histoire moderne*, cité par W. COXE, *Travels in Switzerland*.

Et c'est pourquoi, cédant à l'appel mystérieux des montagnes, attirés par l'auréole héroïque qui entoure l'expression *République des Suisses*, les Anglais partent à la découverte de notre pays. Certains le font lors du « tour » qui, complément de toute bonne éducation, leur permet de visiter la France et les conduit en Italie et en Allemagne ; d'autres, par contre, nous viennent poussés par le seul désir de connaître la terre helvétique. Nous voudrions signaler à nos lecteurs les carnets de route de deux de ces voyageurs : le premier se nomme Richard Garmston [1] ; le second ne signe pas son œuvre ; pour plus de commodité nous l'appellerons l'Anonyme [2].

* * *

Tous deux vinrent en Suisse pendant l'été 1787 ; ils désiraient voir un glacier de leurs propres yeux : l'un, après avoir visité les principales villes du pays, gagna Chamonix en Savoie ; l'autre se rendit à Grindelwald. Et tous deux restent impressionnés par les gorges « sans fond » et les sommets « indescriptibles » des Alpes : « A ceux qui préfèrent les productions des arts à celles de la nature, écrit l'Anonyme, je ne conseillerai pas de s'arrêter au sujet que je traite ici ; car la Suisse n'excelle pas dans le domaine artistique... Mais ce pays, avec la Savoie et le Piémont, présente davantage de curiosités naturelles que n'importe quel autre pays d'Europe, et, à vrai dire, l'on peut affirmer sans crainte de se tromper qu'une petite partie de ces régions en contient plus que tout le reste de l'Europe. »

Vont-ils être déçus par les mœurs des habitants et le régime politique ? Point du tout ; ils sont bien dans l'asile séculaire de la liberté. Garmston nous raconte l'histoire de Guillaume Tell, qui « tua le tyran et délivra son pays de l'esclavage » ; et à plusieurs reprises l'Anonyme compare les vices de la France et les vertus des Suisses, qui vivent, dit-il, dans « the most compleat degree of national happiness ».

---

[1] Londres, British Museum, Additional Manuscripts 33962 et 30271 : *A Journal of Travels Through France and Switzerland and to Mont Blanc in Chamouny in 1787*, by Richd. Garmston, Esqr.

[2] British Museum, Add. Ms. 17483, *Tour in Switzerland.*

Tels sont les sentiments d'admiration qui animent nos deux voyageurs, et surtout l'Anonyme. Suivons-les le long des routes helvétiques.

* * *

La famille de Richard Garmston est peut-être originaire du Lincolnshire. Lui-même habite Londres ou les comtés avoisinants. C'est à Londres, à l'église de Saint-Georges, Hanover Square, que le 17 mai 1788, entre deux voyages sur le continent, il épouse Jane Evans [1]. Il meurt le 15 mars 1795 à Beckingham (Kent) [2]. Ce sont là les seuls renseignements précis que nous ayons découverts à son sujet.

Ses récits de voyage nous révèlent quelques aspects de sa personnalité. Il reconnaît lui-même qu'il est « no connaisseur in pictures » et qu'il ne tentera pas de décrire les œuvres d'art qu'il verra en Italie. Le culte de Bacchus lui est certes beaucoup plus familier ; le Lacrima Christi de Naples ne le laisse pas indifférent. Cet honnête homme doit être de condition assez aisée ; il loge dans les meilleures auberges et l'aristocratie des Flandres et d'Italie lui ouvre ses salons.

Garmston quitte Londres le lundi 18 juin 1787. Après un séjour d'une dizaine de jours à Paris, il gagne Lyon, d'où, le 8 juillet à cinq heures du matin, il part pour Genève. Au Fort-de-l'Ecluse, premier incident : « ... la voiture fut fouillée avec grand soin et ma malle ouverte ; un douanier mit la main sur une pièce de drap que j'avais achetée à Lyon dans l'intention d'en faire deux complets et que j'avais cachée sous le siège de la voiture ; mais lorsque j'eus mis secrètement une pièce de 24 sous dans sa main, il la laissa passer, quoique son chef ne fût qu'à deux pas. » A Genève, notre voyageur loge à l'enseigne de la « Couronne de France ». Le matin du 19, il se rend en pèlerinage à Ferney. Le même jour, il a le plaisir de rencontrer Liotard, le « fameux peintre qui vécut pendant de nombreuses années en Turquie et continue à s'habiller à la mode de ce pays » [3]. Genève séduit aisément Garmston, qui ne sait s'il doit

---

[1] J. H. CHAPMAN, *The Register Book of Marriages belonging to the Parish of St. George, Hanover Square,* etc. Vol. II, p. 6.

[2] W. MUSGRAVE, *Obituary, prior to 1800* (éd. G. J. Armytage), vol. III, p. 11.

[3] Liotard (Jean-Etienne), 1706-1796, graveur, peintre, miniaturiste et pastelliste genevois, séjourna à Constantinople de 1736 à 1741.

admirer en premier lieu les rues propres, les immeubles élégants, le Mont-Blanc que l'on aperçoit couvert de neige, ou l'esprit des habitants qui se sont enfin décidés à ouvrir un théâtre et à « adoucir un peu leurs principes stricts et moroses ». Et pourtant Genève ne lui porte pas bonheur. Les moustiques de Plainpalais lui piquent les jambes tant et si bien qu'il doit garder le lit ; les punaises se mettent alors de la partie et s'attaquent à son visage avec une telle ardeur qu'il ne pourra pas quitter sa chambre, la « Couronne de France » ni Genève avant quinze jours.

Le 2 août, notre voyageur gagne Lausanne, « ville désagréable, étant bâtie sur trois collines, aux rues étroites et sales ». Aussi n'y passe-t-il que deux jours ; il loge au Lyon d'Or, « bonne auberge tenue par des gens très civils ». Le samedi 4, nous le trouvons à Moudon, où il rend visite au pasteur Jomini[1]. Il va coucher à Payerne et le lendemain gagne Morat. Il y visite l'ossuaire élevé après la bataille de 1476, constate que les os sont propres et « aussi blancs que neige »[2] et nous donne quelques détails sur l'issue de la bataille : « Seuls le duc et son valet s'échappèrent. Le duc, sur sa mule, traversa à la nage le lac de Neuchâtel et le valet, à l'insu de son maître, saisit la queue de la mule et fut traîné à travers le lac. Quand le duc se rendit compte du danger que son valet lui avait fait courir, il prit son pistolet et l'abattit. »

Mais suivons notre voyageur. Le voici à Berne ; il se promène dans les rues larges et régulières, balayées chaque matin par des « esclaves » enchaînés, travaillant sous la surveillance d'un officier armé d'un coutelas[3] ; il déambule sous les arcades, agréables par temps chaud[4] ; il s'arrête devant l'Hôpital des Bourgeois et en admire la propreté ; il visite l'arsenal, où sont conservées cinquante mille armures et la corde apportée par Charles le Téméraire pour pendre les Suisses ; et il n'oublie pas les ours, avant de partir pour Neuchâtel.

---

[1] Pierre-Jacques Jomini fut pasteur à Moudon de 1784 à 1790.

[2] De nombreux voyageurs (en 1787, Mme Roland, Fr. Matthison, l'Anonyme) nous parlent de cet ossuaire, symbole, à leurs yeux, de l'amour de la liberté qui animait les Suisses de l'Ancienne Confédération. L'ossuaire fut démoli en 1798, sur les ordres du général Brune.

[3] Il s'agit de forçats accomplissant le service de la voirie.

[4] Garmston arrive à Berne le 5 août au soir et y passe la journée du 6 ; l'Anonyme en part le 5 au matin ; tous deux se plaignent de l'extrême chaleur de l'été 1787. Le voyageur Muirhead Lockhart déclare que le 6 août le thermomètre marqua 24 ½ degrés Réaumur à Lausanne (*Journal of Travels*, etc., London 1803, p. 110).

Son séjour à Neuchâtel ne dure que quelques heures. Déjà le voici à Vaumarcus. Le 9 août, avant l'aube, il gagne une hauteur voisine pour assister au lever du soleil : « Il apparut sous différents aspects et sous des formes étranges, de l'autre côté du lac... je vis, ou crus voir, plusieurs soleils ou morceaux de feu s'élever devant moi, jusqu'au moment où il s'éleva au-dessus des montagnes et apparut dans toute sa gloire » ; et il ajoute de façon un peu prosaïque : « J'eus des perdrix pour souper le soir à Vaumarcus. »

Quittant Vaumarcus, Garmston poursuit son voyage à travers la terre romande : Yverdon, « très connu par ses bains efficaces contre les rhumatismes », Orbe, « petite ville au flanc d'une colline », La Sarraz, Cossonay, Aubonne, Gimel, Rolle. « En allant de Gimel à Rolle, je descendis d'une haute montagne, du sommet de laquelle je jouis d'une vue fort belle sur un pays où alternent vignes et champs de blé. » Quelques lignes plus haut, il a constaté que la campagne vaudoise ressemble beaucoup à celle de son pays et que les voyages en Suisse seraient encore plus agréables si les routes n'étaient pas si mauvaises.

Ce jour-là (9 août), il dîne à Coppet, où réside, nous dit-il, le duc de Gloucester [1], et va coucher à Collogny, achevant ainsi un voyage de deux cents milles le long des routes de notre pays.

Le 15 au matin, il quitte Collogny en compagnie du Dr Mercier, « a native of Vevay » [2], et se dirige sur Chamonix. A

---

[1] Mme Roland, qui passa à Coppet vers le 20 juillet, écrit (*Voyage en Suisse*, 1787, publié par G.-R. de Beer, La Baconnière, Neuchâtel 1937, p. 66) : « Le duc de Gloucester habitoit le château lorsque nous y avons passé, et il se proposait d'y rester durant la belle saison. »

Il s'agit de William-Henri (1743-1805), troisième fils de Frédéric-Louis, prince de Galles, et frère du roi Georges III. En 1766, il épousa secrètement Marie, comtesse de Waldegrave, fille illégitime de Sir Edward Walpole et nièce de l'homme d'Etat Sir Robert Walpole, une des plus belles femmes d'Angleterre, au dire des contemporains. La découverte de ce mariage obligea Gloucester à quitter la cour. Il passa plusieurs années sur le continent, notamment en Italie. Sa disgrâce prit fin en 1780 (*Dict. Nat. Biogr.*).

En septembre 1782, le gouvernement bernois réserva au duc de Gloucester et à sa famille une réception officielle, qui se termina par un bal auquel assista toute la noblesse du pays (Londres, Public Record Office, F.O. 74/1, lettre de Louis Braun, chargé d'affaires d'Angleterre en Suisse, au comte de Grantham, 14 sept. 1782).

[2] Pierre-Etienne Mercier, né à Vevey en 1734, mort à Nyon en 1799 ; fut d'abord négociant à Londres ; en 1776, passe les examens de docteur à Edimbourg ; exerce à Londres jusqu'en 1789 ; s'installe alors à Nyon ; épouse Euphrosine Moorman (1753-1801) (Dr Eug. Olivier, *Médecine et Santé dans le Pays de Vaud au XVIIIe siècle*, vol. 2, p. 1000.)

Bonneville, il rend visite à « Monsieur Echaguet, jeune homme très ingénieux, né à Aubonne en Suisse. Il nous montra des produits d'une mine de plomb et d'argent qu'il exploite, en cet endroit, sur l'ordre du roi de Sardaigne, à qui elle appartient. Il nous montra le modèle d'un glacier, modèle qu'il a fabriqué avec une grande exactitude... » [1]

Le même soir, Garmston et Mercier parviennent à Chamonix. Ils se rendent aussitôt à la source de l'Arve et contemplent de près « le grand Glacier ou mer de glace et de neige congelée » ; ils sont impressionnés par la profondeur des crevasses et par le mugissement des torrents glaciaires. Nous nous permettrons de citer intégralement les lignes qui suivent et qui ne sont pas dépourvues de tout intérêt, Garmston ayant eu la chance de passer à Chamonix à un des moments les plus importants dans l'histoire de l'alpinisme :

A Chamonix, nous rencontrâmes M. Bourrit de Genève et parlâmes un instant avec lui. Son excursion au sommet du Mont-Blanc et sa description des glaciers le remplissaient d'enthousiasme [2]. Il a l'intention de publier une seconde description des Glaciers. Je vis aussi Monsieur et Madame Saussure de Genève [3]. Monsieur Saussure s'était rendu au sommet du Mont-Blanc au début du mois et avait depuis publié un récit court et modeste de son ascension [4]. Il arriva par hasard que l'un des guides qui nous conduisit au Glacier avait accompagné Monsieur Saussure au sommet du Mont-Blanc ; il déclara qu'ils avaient passé deux nuits sur la Montagne et qu'il risqua sa vie ; il avait également accompagné Monsieur Bourrit et un Mr Beckford

---

[1] Charles-François Exchaquet (1746-1792), directeur général des Fonderies du Haut-Faucigny, fut un des premiers à franchir le col du Géant, le 28 mai 1787. Cf. L. SEYLAZ, *Un émule de H.-B. de Saussure : Charles-François Exchaquet*, dans « Les Alpes », 1935, p. 187.

[2] Bourrit, Marc-Théodore, né à Genève en 1739, mort à Lancy en 1819, peintre et alpiniste. En fait, Bourrit n'atteignit jamais le sommet du Mont-Blanc, bien qu'il fît, de 1783 à 1787, cinq tentatives ; le récit auquel Garmston fait allusion s'intitule : *Lettre de M. Bourrit à Miss Craven sur deux Voyages au Sommet du Mont Blanc ; l'un par M. le Professeur de Saussure, et l'autre par M. le Chevalier Beaufoy, et Relation de celui que M. Bourrit a fait en Piémont, par la fameuse Mer de Glace du Montanvert*, Genève, 1787. (G. R. DE BEER, *Escape to Switzerland*, Penguin Books, 1945, ch. XII.)

[3] H.-B. de Saussure atteignit la cime du Mont-Blanc le 3 août 1787, soit douze jours avant le passage de Garmston à Chamonix.

[4] *Relation abrégée d'un voyage à la cime du Mont-Blanc en août 1787*, Genève, 1787, in-8.

d'Angleterre [1], ce qui faisait trois fois, mais il dit qu'il ne renouvellerait plus jamais la tentative. Sur vingt personnes qui partirent avec Monsieur Saussure, seul cet homme (nommé Blomat) [2] et un autre arrivèrent au sommet de la Montagne.

Nous quitterons Richard Garmston à Chamonix. Nous ne le suivrons pas sur les chemins de France et d'Italie. Nous ne nous arrêterons pas davantage au court séjour qu'il fit à Genève, Lausanne et Vevey en juillet 1790 ; il n'y consacre lui-même qu'une dizaine de lignes sans intérêt. Nous avons hâte d'en arriver au second de nos voyageurs, celui que, incapable d'identifier, nous avons appelé l'Anonyme.

* * *

Qui est-il, cet inconnu sans nom? Son récit de vingt-sept pages, consacré entièrement à la Suisse, revêt un caractère d'impersonnalité qui rend malaisée la tâche du biographe. Le « nous » qu'il emploie constamment permet de supposer qu'il effectua son voyage en compagnie d'une ou de plusieurs personnes ; il parle d'un Frère Wideman qui pourrait bien être son compagnon de route. A l'aller comme au retour, il s'arrête au domaine de Montmirail (canton de Neuchâtel), qui était, déjà à l'époque, le centre suisse de l'Eglise des frères moraves. A Bâle, il est reçu par des familles (Linder, Merian, etc.) dont les attaches avec ce même milieu sont bien connues. Nous pouvons donc affirmer, sans crainte de nous tromper, qu'il était lui-même, comme son compagnon Wideman, un membre de cette Eglise.

Ailleurs, il compare une caverne alpestre aux parois de neige et de glace à un iglou du Labrador. Or les frères moraves entretenaient, depuis plus de quarante ans, des missions au Groenland [3]. Notre voyageur ne serait-il pas un missionnaire parti pour annoncer la Bonne Nouvelle aux Esquimaux? Et ne pou-

---

[1] Garmston commet manifestement une erreur. Il ne peut s'agir de William Beckford, l'auteur de Vathek ; Beckford, après avoir séjourné plusieurs années à La Tour-de-Peilz, se trouvait alors au Portugal. Cf. OLIVER, *Life of W. Beckford*, Oxford 1937. L'Anglais auquel Garmston fait allusion est le colonel Mark Beaufoy (1764-1827), astronome et physicien, qui atteignit le sommet du Mont-Blanc six jours après l'expédition de de Saussure *(Dict. Nat. Biogr.)*.

[2] Jacques Balmat, 1762-1834.

[3] Les premières missions moraves s'établirent au Groenland en 1733. (*An Epitome of the History of the Church of the United Brethern*, Bradford, 1850.)

vons-nous pas supposer qu'il visita la Suisse à son retour en Europe, avant même de se rendre en Angleterre? Au début de son récit, il se réjouit de voir le beau temps succéder aux pluies qui n'ont presque pas cessé de tomber depuis son départ de *Herrenhut* ; Herrenhut (ou Herrnhut), un dictionnaire géographique nous l'apprend, est un village du Groenland méridional situé près de Godthaab et « fondé en 1733 par les frères Moraves »[1]. Et à la fin de son récit, il nous parle du plaisir qu'il éprouve en songeant qu'il va revisiter son Angleterre natale (« revisiting my native England ») et y revoir des amis qui lui sont chers. Le verbe revisiter ne se conçoit guère sous la plume d'un habitant de Grande-Bretagne. Notre hypothèse a toutes les apparences d'une certitude.

Voilà pour l'homme. Venons-en à son voyage en Suisse.

C'est par Bâle qu'il pénètre sur les territoires du Louable Corps Helvétique. Par Laufon, Moutier, Bienne, Morat, Montmirail, Aarberg, Berne et Thoune, il gagne, en deux jours, l'Oberland bernois. Il passe la nuit du 31 juillet au 1er août à Lauterbrunnen, où il loge chez le pasteur de l'endroit ; le 1er août, il gravit la Petite Scheidegg et va passer la nuit à Grindelwald. Le lendemain, il fait l'ascension de la Grande Scheidegg et arrive le soir à Meiringen. Le retour s'accomplit par Thoune, Berne, Montmirail, Soleure et Bâle.

Le récit qu'il nous a laissé diffère passablement de celui de Garmston. Il est moins personnel, mais beaucoup plus descriptif. L'Anonyme est venu en Suisse pour voir, et ce sont les spectacles qu'il a contemplés dans les Alpes qu'il nous présente.

Il se rend compte de la difficulté de l'entreprise ; souvent, faute de trouver le mot qui dépeigne exactement un paysage nouveau à ses yeux, il capitule et se contente de le qualifier de surprenant et d'indescriptible. Aucune expression ne lui paraît assez forte pour rendre l'impression de dépaysement et de rêve qu'il éprouve par moments : « L'aspect de ce pays est si sauvage et si terrible que, si une personne qui n'aurait jamais entendu parler de la Suisse auparavant y était brusquement transportée d'un pays de plaine, elle se croirait dans la lune plutôt que sur terre. »

---

[1] Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*, Paris 1884.

Les glaciers et leurs mystères intéressent particulièrement notre Anglais. Deux pages de son récit traitent de leur naissance et de leur vie. Il aborde la question, fort débattue à l'époque, de l'accroissement ou du recul des glaciers et conclut que l'accroissement lors des années froides compense le recul lors des années chaudes et que les dimensions d'un glacier ne varient pas énormément dans l'ensemble.

Comment faire comprendre à ceux qui liront son récit ce qu'est un glacier? L'Anonyme se sert d'une comparaison, qui vient enrichir la liste des analogies et des métaphores inspirées par la montagne : « Par temps froid, nous pouvons voir, en Angleterre, un filet d'eau, qui glisse le long d'une pente, couvrir d'une légère croûte de glace la terre, les pierres ou le sol, de quelque nature qu'il soit, sur lequel il coule. Et, si la surface du sol est régulière, la surface de la glace le sera également ; mais si elle présente des aspérités, la glace en épousera les contours. Ceci est l'exacte représentation d'un glacier en miniature. »

Les glaciers présentent de grands dangers. Ils sont une force contre laquelle il faut lutter. L'Anonyme ne l'ignore pas et, pour en convaincre ses lecteurs, il leur raconte la désagréable aventure survenue à l'aubergiste de Grindelwald, alors qu'il traversait un glacier en compagnie de son domestique : il fit une chute de soixante-quatre pieds dans une crevasse, se brisa un bras et n'échappa à une mort certaine qu'en se confiant à un torrent glaciaire qui le ramena à l'air libre et à la vie, après avoir coulé sous le glacier sur une longueur de cent trente pieds. [1]

Les chutes d'eau suscitent également l'intérêt et l'admiration du voyageur sans nom : la cascade du Staubbach et ses reflets irisés, les jours de soleil ou par clair de lune ; celle du Reichenbach, qui de loin est semblable à un voile de brume ou à un nuage suspendu au flanc de la montagne.

Tout autant que le cadre qui sert de décor à leur existence quotidienne, les habitants du pays le remplissent d'enthousiasme ; il en trace un portrait idyllique, à la manière des descriptions du bon sauvage que nous trouvons dans la littérature de l'époque : Le « poison et l'infection des manières françaises »

[1] L'aubergiste s'appelait Christian Bohren et son domestique Christen In Äbnit. L'accident est mentionné par I.-R. Wyss, *Voyage dans l'Oberland bernois*, Berne, 1817.

n'ont pas encore corrompu les habitants de la montagne. « Ils sont aimables et bienveillants et mènent une vie simple et rustique. Les vieillards, vigoureux et pleins de santé, ont un aspect vénérable, un beau teint frais et de longues barbes blanches comme la neige. Les jeunes gens sont bien bâtis, grands et robustes. J'en ai vu, par exemple, qui gravissaient et descendaient sans effort, avec agilité et pendant plusieurs heures, les pentes escarpées des montagnes, en portant des pièces de fromage pesant plus de 70 livres. Les jeunes filles, fraîches comme roses, sont modestes sans timidité affectée et gaies sans l'étourderie et la légèreté des Françaises. Quand on leur pose une question, elles réfléchissent d'abord, puis donnent une réponse pleine de bon sens, avec un air d'honnête confiance qui témoigne de leur simplicité et de leur innocence. Elles portent de grands chapeaux de pailles souvent ornés d'une fleur naturelle ou d'un épi de blé ; et leurs longs cheveux sont séparés en deux tresses qui pendent parfois jusqu'au sol. Les personnes âgées sont tenues en grande estime, comme à l'époque patriarcale, et appelées du nom de père ou de mère. Cet heureux pays a joui d'une longue période de bonheur et n'est pas sujet aux maux également dangereux de la pauvreté et de la richesse excessive. »

Au moment de quitter le territoire des Ligues Suisses, l'Anonyme se promet d'y revenir, si Dieu le permet, et de faire plus ample connaissance avec les géants des Alpes. Garmston, nous l'avons vu, nous rendit une seconde visite en 1790. L'Anonyme revint-il? Il ne nous est pas possible de répondre à cette question. Mais qu'importe! Une foule d'autres Anglais sont venus, année après année, et viennent encore, qui maintiennent solides et durables les liens invisibles unissant les blanches falaises de Douvres aux parois vertigineuses de la Jungfrau.

Ernest Giddey.